

Editiones externae

J.-L. Brunaux et P. Méniel : La résidence aristocratique de Montmartin (Oise) du III^e au II^e s. av. J.-C. (Documents d'archéologie française 64.) Maison des sciences de l'Homme, Paris 1993. – 1 vol., 270 p., 188 fig. – ISBN 2-7351-0620-9.

Les auteurs présentent les résultats des recherches menées au lieu-dit « La Fosse Muette », dans le cadre des opérations archéologiques préventives en vue de la construction du TGV Nord. Malgré le fait que les fouilles ont été effectuées dans des conditions difficiles, les auteurs ont fait un excellent travail.

La Fosse Muette se trouve sur un plateau à l'extrémité d'un éperon, sur la rive gauche de l'Aronde, au confluent avec le ruisseau de Lagny, en terrain marécageux. Le site comporte trois enclos emboîtés : le premier, d'une superficie d'environ 50 ares, est délimité par un grand fossé à profil en V de 2 m de profondeur et de 3,5 m de largeur. Cet enclos est circonscrit dans un autre plus vaste de 3 ha, également délimité par un fossé à profil en V. Il est lui-même entouré par une clôture de 13 ha environ dont les limites ne sont pas entièrement connues.

Cet ensemble de trois enclos comprend un habitat délimité par une enceinte comprenant deux habitations et deux citernes. On peut distinguer une zone à vocation artisanale présentant des indices de production de poterie, d'activité de tissage et de forge. À la pointe de l'éperon se trouvait un enclos palissadé avec un édifice carré et deux fosses cylindriques. D'après le mobilier découvert (crânes humains, armes pliées et détériorées et vases entiers en céramique), ce complexe était à vocation culturelle.

Les indices stratigraphiques sont rares et rendent difficile la compréhension du site phase par phase. La première occupation du site date probablement de La Tène C1, phase au cours de laquelle deux enclos sont construits. L'enclos intermédiaire est ensuite réaménagé de façon monumentale autour de la transition de La Tène C1 à C2. Il est détruit au cours de La Tène C2 et une grande enceinte est installée à sa place, toujours à La Tène C2 ou bien au début de La Tène D1. Le petit enclos a continué à fonctionner jusqu'à sa destruction dans un incendie au cours de La Tène D1b. Cette destruction semble correspondre à l'abandon du site.

La Fosse Muette a livré un type de site jusque-là inédit et apporte une contribution très importante à notre connaissance sur l'organisation sociale et territoriale ainsi que sur la vie quotidienne et les pratiques religieuses dans le Belgium de César, notamment en terre bellovaque. L'identification d'un espace public et cultuel avec un petit temple similaire à celui de Gournay-sur-Aronde (à une distance de 4 km) avec une fosse sacrificielle, des crânes humains et des armes provenant d'un trophée, de grands chevaux romains importés, des céramiques romaines et celtiques importées, a permis l'identification du site comme une résidence privilégiée appartenant à l'élite et un lieu cultuel des *equites*.

La structure de l'ouvrage est claire et adaptée aux particularités du site. Le volume s'ouvre sur la préface de Ch. Peyre (p. 7) et l'introduction de J.-L. Brunaux (p. 9–24) dans laquelle il replace le site dans son contexte géographique et topographique et présente une vue d'ensemble des vestiges découverts.

Les vestiges sont décrits dans les deux chapitres suivants rédigés par B. Boulestin, J.-L. Brunaux, H. Duday, G. Fercoq du Leslay, T. Lejars et P. Méniel. Le chapitre 2 (p. 25–105) est consacré à l'habitat avec son enclos et ses structures artisanales et au mobilier associé. Le chapitre 3 (p. 107–194) présente l'enclos 56 identifié comme un complexe à vocation culturelle. Ces deux chapitres offrent une documentation abondante, des études minutieuses et riches en observations fines (par ex. sur les interventions *post mortem* effectuées sur les ossements humains et leur sélection ou encore sur les torchis permettant la reconstruction des vestiges). On note en particulier l'étude céramologique qui met en évidence la présence de céramique tournée dès La Tène C2. Le corpus offre une série représentative issue de contextes non funéraires pour la période située entre La Tène C2 et le début de La Tène D1 complétant notre vision qui s'appuyait auparavant principalement sur des contextes funéraires. Le chapitre 4 rédigé par B. Boulestin, J.-L. Brunaux, H. Duday, T. Lejars et P. Méniel (p. 195–220) synthétise les résultats sur les structures et leur interprétation ainsi que sur la datation du site et présente son évolution.

Dans le chapitre 5 (p. 221–249) J.-L. Brunaux propose plus qu'une synthèse. Non seulement il met en contexte le complexe découvert à Montmartin, mais il réunit toutes les sources pour répondre aux questions sur la société bellovaque, leur relation privilégiée avec

les Éduens, et appréhende l'histoire du site par rapport aux grands événements historiques. Il propose notamment de mettre en relation la fondation de cette résidence avec les invasions belges dans le nord de la Gaule, puis sa destruction et son abandon avec l'invasion des Cimbres et des Teutons. Des hypothèses tentantes mais peut-être un peu trop poussées. Étant donné la forte érosion subie par le site et les difficultés liées aux fouilles, il est également problématique d'utiliser l'absence de monnaies comme un argument pour la datation de l'abandon du site (p. 248).

Le volume se termine par la bibliographie (p. 251–260), un index géographique et des noms propres (p. 261) et un résumé trilingue.

Les chapitres sont accompagnés par des illustrations de qualité. Néanmoins les illustrations permettant de se repérer dans les contextes

auraient mérité un meilleur traitement. Le seul plan de l'ensemble du site est la fig. 8 mais elle n'est pas numérotée et il est difficile de suivre le texte avec les plans par secteur, réalisés à diverses échelles et orientations, donnés au début de l'ouvrage.

Cette étude pluridisciplinaire et d'une réalisation remarquable, présente, avec une documentation solide et riche, une trouvaille originale : celle d'un habitat de statut élevé avec un lieu de culte sur lequel les habitants de cette résidence ont exercé un contrôle. Comme en témoignent les nombreuses citations sur l'ouvrage depuis sa parution, celui-ci apporte une contribution incontournable, pour la question de la hiérarchisation des habitats et pour la compréhension des pratiques culturelles celtiques.

Andras Márton
saxamus@gmail.com

L. Guyard (sous la dir.): Le Collège de France (Paris). Du quartier gallo-romain au Quartier latin (I^{er} s. av. J.-C.-XIX^e s.). (Documents d'archéologie française 95.) Maison des sciences de l'Homme, Paris 2003. – 1 vol., 283 p., 196 fig. – ISBN 2-7351-0813-9

Cette publication présente les résultats riches et inattendus des recherches archéologiques menées sur une surface de 1 200 m² dans les cours du Collège de France, préalablement à des travaux de reconstruction et d'agrandissement.

Le volume s'ouvre sur la préface de Christian Goudineau (p. 11–14) et sur l'avant-propos et l'introduction de Laurent Guyard (p. 31–41) permettant au lecteur de se familiariser rapidement avec le lieu, les spécificités et les problématiques de l'évolution de son occupation, les recherches archéologiques menées auparavant et les objectifs, la méthodologie et les problématiques de l'opération archéologique faisant l'objet de cet ouvrage.

Les vestiges des thermes romains étaient déjà connus à cet endroit, mais le contexte topographique dans la ville antique de Lutèce et la chronologie de ces bains demeuraient inconnus. Les « Grands Travaux » du Collège ont permis, pour la première fois depuis la publication du volume dédié à Paris dans la série de la CAG (Busson, D., Paris. *Carte Archéologique de la Gaule* 75. Paris 1998), la réalisation des recherches en pleine ville antique sur une surface relativement grande. Les fouilles rigoureusement menées ont permis de documenter une occupation de deux millénaires depuis l'époque augustéenne. Les niveaux les plus anciens présentent des traces d'une occupation de l'époque augustéenne (un habitat ?), fortement perturbée par des fosses d'extraction de gravier et de sable probablement liées à la construction du réseau viaire. Ensuite la nature de l'occupation se précise davantage et des ateliers artisanaux (de travail du bois), des entrepôts et des fosses dépotoirs s'installent entre l'époque tibérienne et le début de l'époque flavienne (entre 20–80 environ de n.è.). Au cours de la période flavienne (vers 80), l'urbanisme a connu un changement significatif et la construction des thermes a débuté. À présent il est clair que ce complexe précède les thermes de Cluny et était rattaché par une palestre au *cardo maximus*. Les fouilles ont permis de préciser son plan et de proposer une nouvelle reconstitution. Il s'agit donc de l'édifice thermal le plus ancien connu à Lutèce. La structure a connu plusieurs réaménagements avec lesquels des traces d'activités métallurgiques peuvent être mises en relation. Les thermes ont été abandonnés au dernier quart du III^e siècle et une partie des matériaux de construction a été systématiquement récupérée. Le manque d'entretien de cette époque a été observé ailleurs, dans la partie méridionale de la ville, et a été suivi par l'abandon de la rive droite du *cardo* à la fin du III^e siècle.

Dans l'Antiquité tardive, la ville formait une agglomération réduite dont le site du Collège de France se trouve à la limite. Les fouilles ont livré des éléments très importants concernant la mutation de la ville de Lutèce à la fin du Haut-Empire et sur la vie dans l'Antiquité tardive, avec l'installation d'une boucherie à l'emplacement de la palestre des thermes. Durant le V^e siècle (entre 410–480 environ), on constate une interruption de l'occupation. L'Antiquité tardive est couverte par un sédiment spécifique du Haut Moyen-Âge : les « terres noires », attestant un nouveau mode de vie et d'occupation de l'espace. Des recherches stratigraphiques et des analyses effectuées en laboratoire ont permis, pour la première fois en France, de formuler des hypothèses sur sa nature, en se fondant sur des preuves rassemblées par des paléo-environmentalistes. Les X^e et XI^e siècles sont faiblement représentés, mais des constructions des XIII^e et XIV^e siècles correspondant en partie au Collège de Cambrai ont été mises en évidence. Au XV^e siècle, le Collège s'est agrandi sur le terrain des maisons privées voisines. Avec la fondation du Collège Royal en 1530 par François I, l'enseignement devient la fonction majeure et le moteur de l'évolution du quartier.

La publication est bien structurée : les résultats sont présentés en trois grandes parties suivies par la présentation du mobilier et trois annexes : « L'Antiquité et le haut Moyen Âge » (p. 43–82) par Laurent Guyard, suivie par « L'évolution de l'espace du V^e s. au début du haut Moyen Âge : « terres noires » et vestiges associés (p. 82–119) par Christian David, Cécilia Cammas, Laurent Guyard et leurs collaborateurs et enfin « Du Moyen Âge au XIX^e s. » (p. 121–150) par Laurent Guyard et Anne-Aimée Lichon.

Le matériel découvert se compose essentiellement de céramique (p. 153–211) étudiée par Laurent Guyard et Dominique Orssaud et de verrerie (p. 213–228) présentée par Maria-Teresa Penna et Laurence de Finance. Concernant cette dernière, il s'agit d'une contribution importante pour la période médiévale et moderne permettant de mettre en relation les vases utilisés par les occupants du collège avec des restes végétaux, de la faune et des parasites etc. et de tirer des conclusions sur l'état sanitaire et les habitudes alimentaires. La publication des éléments lapidaires et des divers mobiliers en os, bronze, pâte de verre, pierre etc. est due à Michel Amandry, Annie Blanc, Arnaud Clairand, Michel Dhénin et Laurent Guyard (p. 229–251). La documentation graphique est informative et de qualité. Des frottis et/ou des photos auraient peut-être été préférables pour les vases en sigillée moulée et pour la reproduction des marques estampées ou réalisées à la molette. On regrette un peu le choix d'une publication sélective de la céramique, ne portant que sur quelques ensembles importants pour la chronologie.

Dans les trois annexes, Anne-Aimée Lichon présente un inventaire des sources relatives au lieu (p. 257–264), Maria-Teresa Penna,

le catalogue de la verrerie (p. 265–267) et Fabienne Pigière, son étude sur « La consommation du poisson au collège de Cambrai » (p. 268–272). Le volume se termine par la bibliographie et un résumé bilingue.

Cette publication est une contribution importante pour notre connaissance de la création et de l'évolution de la ville antique de Lutèce et de Paris médiéval et moderne, ainsi qu'un bel exemple d'en-

treprise archéologique réussie depuis une opération préventive réalisée dans des conditions complexes et difficiles, l'étude des vestiges et du mobilier découvert, la synthèse des résultats, jusqu'à leur publication dans la série des DAF leur garantissant une belle présentation.

Andras Márton
saxamus@gmail.com

H. Kerébel: Corseul (Côtes-d'Armor), un quartier de la ville antique. (Documents d'archéologie française 88.) Maison des sciences de l'Homme, Paris 2001. – 1 vol., 248 p., 2 dépl., 161 fig. – ISBN 2-7351-0803-1.

Ce volume présente les résultats de fouilles menées sur la réserve archéologique de Monterfil II à *Fanum Martis*, actuel Corseul, le chef lieu de la *civitas* des Coriosolites. Ces opérations programmées des années 1986–1987 ont permis de découvrir une surface importante d'environ 5000 m² de la ville antique, non loin de l'emplacement théorique du forum (si la ville en possédait bien un).

La structure de la publication est claire. Après les remerciements et la préface, le volume s'ouvre par l'introduction de Hervé Kerébel, présentant la ville et sa situation topographique ainsi que le site de Monterfil II et le déroulement des recherches (p. 13–22). Vient ensuite la présentation des vestiges par Hervé Kerébel avec la collaboration de Claudine Allag et Annie Lefèvre pour l'étude des peintures pariétales. Le chapitre 3, par Romuald Ferrette, est consacré à la chronologie du site (p. 77–113) et présente des éléments de datation pour les horizons établis. Dans le chapitre 4, Hervé Kerébel, Vincenzo Mutarelli et Pierre André présentent l'évolution de cette portion de la cité (p. 115–147). Les études spécialisées du mobilier par Paul-André Besombes, Philippe Borgard, Gaétan Le Cloirec, Romuald Ferrette et Hervé Kerébel (sigillées, amphores, monnaies, objets métalliques etc.) sont regroupées dans le chapitre 5 (p. 149–219). On remarquera tout particulièrement l'étude des estampilles sur sigillée italique (et apparentée) dans laquelle non seulement les marques trouvées lors des fouilles concernées sont présentées mais aussi toutes les estampilles trouvées à Corseul. Dans le dernier chapitre, Hervé Kerébel replace les nouveaux résultats obtenus (p. 221–238) dans le contexte de l'urbanisme et de l'histoire de la cité. Le volume se termine par une riche bibliographie.

Le fait que cette partie de la ville antique n'a pas été bâtie aux époques postérieures a permis une relativement bonne conservation des vestiges, mis à part les couches les plus récentes fortement détruites par agriculture. On citera l'exemple du mur effondré du « bâtiment A » conservant même l'emplacement d'une fenêtre. Les fouilles s'étendent de part et d'autre du *decumanus* et sur trois îlots situés entre un *decumanus* et deux *cardines*.

Cinq horizons chronologiques sont établis sur le site, allant de l'époque augustéenne au IV^e siècle. La fonction des bâtiments de cette région centrale de la ville, ne peut pas être identifiée de façon certaine. L'auteur propose un usage essentiellement commercial. Au sud, il s'agit au moins de trois bâtiments étendus sur trois parcelles ; la construction au nord de la rue est bordée d'un portique sur toute sa longueur (plus de 80 m !). L'auteur compare à juste titre cette structure avec des bâtiments à caractère partiellement militaire (p. 137–138) et il est plausible que ce portique, avec des cours internes, occupait l'îlot entier. En revanche l'identification du bâtiment 9, au centre de l'îlot sud, comme une *basiliaca* (p. 139) est plus hasardeuse. On dispose de peu de preuves sur la nature des activités artisanales pratiquées. Pour l'horizon tardif, l'activité de bronzier semble être bien avérée et la

proposition d'un monnayage tardif sur le lieu semble également bien fondée. L'activité de teinture et le tannage supposés d'après la quantité importante d'amphores de Lipari (l'emballage pour le commerce d'alun étant utilisé surtout dans la teinture des tissus et le tannage des peaux), est quant à elle plus problématique. Il me paraît peu vraisemblable que des activités si polluantes et si malodorantes, nécessitant un important approvisionnement en eau, soient installées dans cette partie centrale de la ville. Cette importation significative d'alun à Corseul mérite sans doute d'avantage d'investigations.

Les observations faites confirment certaines hypothèses sur le développement de Corseul et aident à en préciser d'autres. La ville est une création romaine *ex nihilo*. En effet aucune occupation protohistorique précédant directement l'époque romaine n'a été retrouvée (seule une crémation de l'âge du Bronze (?) a été fouillée). Dès le début, les habitants sont romains ou fortement romanisés comme en témoignent les amphores et leur goût en matière de vaisselle en céramique (forte présence de sigillées depuis la période la plus ancienne). Des *militaria* signalent que de nombreuses personnes en tenue militaire se trouvaient dans la ville. Ces découvertes permettent de mieux appréhender la présence de soldats actifs ou de vétérans en Armorique durant le Haut Empire (cf. Feugère, M., Le dépôt d'objets métalliques de la rue de Saint-Malo à Rennes. in, Pouille, D., sous la dir., *Rennes antique*. Rennes 2008, 361–372 ; Galliou, P. - Márton, A., Les *militaria* du Haut-Empire romain découverts dans le Finistère. *Bulletin de la Société archéologique du Finistère* CXLII (2014) 24–42). Les parallèles en milieu proche de l'armée pour le grand complexe avec portique rend la présence des *militaria* encore plus significative.

Le réseau de voirie, de forme orthogonale, était prévu dès l'époque augustéenne mais n'a été mis en place qu'en plusieurs étapes. Les îlots sont de tailles inégales, avec une structure fonctionnelle bien délimitée. Les îlots concernés par les fouilles se trouvent à proximité du centre.

Vers le milieu du I^{er} siècle après n.è., une consolidation de l'urbanisme se concrétise par la construction des voies nord-sud et des bâtiments en dur qui seront ensuite modifiés vers le tournant du siècle. Cette évolution suit les grandes tendances observées dans les autres villes de la Gaule intérieure. Vers la fin du II^e siècle et dans la première moitié du III^e siècle, un renouvellement de l'urbanisme peut être observé à Corseul : de nouveaux bâtiments sont construits, d'autres sont entretenus ou modifiés. Au Bas-Empire, la ville n'est pas fortifiée et la fréquentation du site semble s'être interrompue, d'après la circulation monétaire, aux alentours de 340, quand Alet récupère le statut de chef-lieu.

Malgré son grand intérêt, on peut reprocher quelques lacunes à cette publication. Le mobilier céramique est publié de manière sélective, en centrant l'analyse sur certains assemblages stratigraphiques sur lesquels se sont appuyées les datations proposées (chapitre 3). Cette étude sur la céramique est dissociée de celle du mobilier présentée au chapitre 5 (et qui ne comprend pas la céramique, mis à part des estampilles italiques et des amphores de Lipari) mais aussi de la présentation des vestiges (chapitre 2), forçant le lecteur à une utilisation simultanée de deux chapitres. Par ailleurs, pour comprendre le chapitre 2 il faut se tourner vers les illustrations et les reconstructions du

chapitre 4. Une étude complète de la sigillée et des amphores pourrait apporter une vue plus approfondie sur les relations commerciales de la ville et sur les évolutions de son pouvoir économique à travers les siècles. Pour la plupart du petit mobilier, il est impossible de dénicher où l'objet a exactement été trouvé. Une présentation de leur répartition spatiale aurait été très utile, voire essentielle, pour l'interprétation des structures (cf. par ex. le cas des amphores de Lipari en fig. 154). Où ont été trouvés les objets liés au domaine militaire ou à l'administration (boîtes de sceau) ? Le grand dépôt monétaire de 1043 (p. 169) méritait également une présentation un peu plus détaillée dans le cadre de cet ouvrage. Par ailleurs l'emplacement de cette découverte n'est pas marqué sur les plans. On attendrait au moins une transcription de l'inscription à caractère religieux dans ce volume (cf. Kerébel, H. – Le

Roux, P., Une dédicace fragmentaire découverte en 1991 à Corseul (Côtes-d'Armor). *RAO* 11 (1994) 165–171).

Les illustrations sont de qualité ; les dépliants au format A3 présentent des illustrations qui auraient été illisibles en plus petit format. Les reconstructions des bâtiments sont données en élévation. En conclusion, il s'agit d'un travail important présentant les fouilles les plus importantes jamais réalisées à Corseul ; il augmente considérablement notre connaissance sur cette cité armoricaine et plus généralement sur l'urbanisation d'un chef-lieu dans le nord-ouest de la Gaule lyonnaise. La rapidité avec laquelle la publication a suivi la fin des travaux sur le terrain est exemplaire.

Andras Márton
saxamus@gmail.com

Szilvia Bíró: Die zivilen Vici in Pannonien. Monographien des Römisch-Germanischen Zentralmuseums 131. Verlag des Römisch-Germanischen Zentralmuseums. Mainz 2017. – 402 Seiten, 230 Abb., 25 Tab. – ISBN 978-3-7954-3159-4

Die vorliegende grundlegende, einem Mangel abhelfende Studie, in der die Ergebnisse der mehr als anderthalb Jahrzehnte langen Forschungsarbeit von Sz. Bíró veröffentlicht sind, wurde durch das Römisch-Germanische Zentralmuseum im Rahmen seiner Monographieserie herausgegeben. Dieser Band ist die an der Universität von Freiburg verteidigte Dissertation der Verfasserin. Die sich auf die zivilen – und nicht an den Auxiliarlagern entstandenen – Vici richtende Forschung versuchte die Lücke, die sich in den vergangenen Jahrzehnten im Vergleich zur Forschung der Städte, Villen oder Limeslager zeigt, aufzuholen. Diese Lücke entstand dadurch, dass die schwer erkennbaren Siedlungsobjekte der Vici nicht besonders attraktiv und häufig keine gut bestimmbareren Steingebäude waren. Im Rückstand konnte auch die Tatsache eine Rolle spielen, dass die wenig attraktiven römischen Siedlungen der Eingeborenen für den Fremdenverkehr uninteressant waren, obwohl die Anzahl der Besucher im Freilichtmuseum von Hochdorf-Enz oder im keltischen Dorf von Dürrenberg bei Hallein bezeugt, dass man auch solche Objekte interessant machen kann. Das Thema ist für das Verständnis des Romanisationsprozesses und der Eingliederung der eingeborenen Urbevölkerung in die römischen Rahmen von essentieller Bedeutung. In der Forschung der pannonischen Siedlungen spielte der unlängst verstorbene L. Barkóczi, der die in der Siedlung von Bicsérd vorgekommenen Töpferöfen veröffentlichte, eine bahnbrechende Rolle. In den 1970er Jahren bewegte er auch mich, mit der Erforschung einer Siedlung der Eingeborenen zu beginnen. Daraufhin erwies sich die Ausgrabung der Siedlung von Szakály als glücklich, da es gelang, diesen sich von der Spätlatène- bis in die Spät Römerzeit kontinuierlich entwickelnden Vicus teils freizulegen. Zu dieser Zeit standen nur ein Dutzend Siedlungsteile bzw. einige Siedlungsobjekte als Analogien für die Forscher zur Verfügung. Von ihnen ist der von É. Koczur veröffentlichte Siedlungsteil von Gorsium hervorzuheben. Diese Siedlung hatte keinen späteisenzeitlichen Vorläufer, zugleich konnte sie wegen ihrer chronologischen Stellung auch kein Vicus des frühen Auxiliarlagers von Táp beinhalten. Gleichzeitig mit der Ausgrabung von Szakály führten L. Horváth im Komitat Zala, M. Kelemen in der Umgebung von Esztergom und E. Szőnyi in Ménfőcsanak Forschungen durch. Das Fundmaterial des letzteren Fundortes, das von hervorragender Bedeutung ist, wird Sz. Bíró bearbeiten. Auf den größten Flächen machte K. Ottományi in Páty und Budaörs Ausgrabungen. Die Ergebnisse dieser wurden in zwei Bänden veröffentlicht, da sie in Budaörs auch das Gräberfeld der

Siedlung freilegen konnte. Von den auf dem südlichen Teil Pannoniens erforschten Siedlungen ist die von Virovitica-Kiškorija mit ihrem 2015 monographisch bearbeiteten Fundmaterial besonders wichtig (K. Jelinčić Vučković: Roman Village in the Province of Upper Pannonia: Virovitica Kiškorija South. Zagreb 2015).

Von der Verfasserin wurde nicht nur das Register der erwähnten Siedlungen vollständig zusammengestellt (ihre Anzahl ist 131 und das ist eine bedeutende Zunahme im Vergleich zum Zustand vor vier-fünf Jahrzehnten), sondern sie analysierte die einschlägigen epigraphischen Angaben mit philologischer Gründlichkeit: Der Quellenkatalog besteht aus 22 Posten. Der Begriff „Vicus“ kann mehrerlei Siedlungsformen bezeichnen, nämlich die Straße oder den Siedlungsteil je einer Stadt – so wird er auch von den Forschern in mehrerlei Sinnen benutzt. Es wurde schon im Laufe des Definierens klar, dass der Vicus in den westlichen Provinzen etwas anderes bedeutet wie in Pannonien. Im Allgemeinen war es schwer, die in den Quellen bekannten Vici archäologisch gut bestimmbareren Siedlungstypen zuzuordnen. Bei den pannonischen Vici hält Sz. Bíró die zentrale Funktion und die Existenz von mehreren, miteinander und mit den umgebenden Siedlungen strukturell in einer engen Verbindung stehenden Wohn- bzw. Wirtschaftseinheiten der hier einzuordnenden Siedlungen für ein wichtiges Kriterium. Sie befanden sich meistens – aber nicht immer – an bedeutenden Straßen. Bei der Zusammenstellung des pannonischen Katalogs war es ein wichtiger Aspekt für die Verfasserin, nur Siedlungen ins Register aufzunehmen, in denen Ausgrabungen durchgeführt wurden, auch noch in den Fällen, wenn sich diese Forschungen nur auf einen kleineren Teil der ursprünglichen Siedlungen beschränkten. Dadurch konnten die größeren Siedlungen dörflichen Charakters von den Meiereien bzw. den kleineren Siedlungsformen unterschieden werden. Von diesem Prinzip sah die Verfasserin nur in wenigen Fällen ab: Zum Beispiel wurde der Vicus durch geophysische Aufnahmen entweder erkannt (z. B. Rigonce), oder die in der Nähe von in den Quellen erwähnten Stellen gefundenen Streufunde bezeichneten den Vicus. Größere Freilegungen, die fallweise auch die Bestimmung der Siedlungsstruktur möglich machten, wurden nur im Drittel der Vici durchgeführt und die Ergebnisse dieser Ausgrabungen wurden häufig nur in Vorberichten mitgeteilt. 60 Seiten des 400-seitigen Buches machen den Katalogteil aus, in dem die Beschreibung der Siedlungen mit den genauen geographischen Koordinaten, der kurzen Zusammenfassung der Ausgrabungsergebnisse, der territorialen Zugehörigkeit und der mit Hilfe der zur Verfügung stehenden Angaben bestimmbareren chronologischen Stellung der gegebenen Siedlung, der Funktion des Vicus, der Umstände deren Entstehung und der Bezugnahme auf das von der Verfasserin veröffentlichte Bild zu finden ist. Diese Angaben werden durch eine logische Tabelle mit den Informationen über den antiken Namen, die Größe, innere Struktur, die Gebäudetypen, Werk-

stätten, kultisches Leben der Siedlung ergänzt. (Beim Letzteren wird nicht nur auf die in der Nähe errichteten Altäre, sondern z. B. auch auf die mit dem Kult in Verbindung stehenden Gruben, votiven Terrakotta- oder Bleiobjekte hingewiesen.) Die Verfasserin bestrebt, auch in der Tabelle die siedlungsstrukturelle Zugehörigkeit des gegebenen Vicus zu bestimmen, wobei sie untersucht, welche Stadt, Militärstation, Lager oder Villenwirtschaft in der Nähe zu finden war, bzw. an welchen Straßen sich die einzelnen Vici entwickelten oder welche Straßen sich in der Nähe befanden. Als ein besonderer Aspekt wirft die Verfasserin die Existenz oder das Fehlen der öffentlichen Gebäude und ihre zeitliche Stellung auf. Außer den Obigen werden die sich auf die pannonischen Vici beziehenden Inschriften, ihr Fundort und ihre Datierung in einem aus 22 Posten bestehenden epigraphischen Katalog veröffentlicht. (Zum Beispiel war vicus Budalia das Heimatdorf des Kaisers Decius.)

Die obigen Angaben werden in acht Kapiteln analysiert. In der Einleitung werden die geographischen und geschichtlichen Rahmen vorgestellt. Das Gebiet des einstigen Pannonien gehört heutzutage zu sechs Staaten und das macht die Forschung natürlich ziemlich schwer. Methodisch sieht die Verfasserin eines der Hauptprobleme darin, dass der in den antiken Auktor-Angaben, epigraphischen Quellen erwähnte Begriff „Vicus“ als juristische Kategorie nur schwer mit einer archäologisch ergreifbaren Siedlungsform identifiziert werden kann: Nämlich hat die Bedeutung des „Vicus“ eine breitere Bedeutung. Es ist kein Zufall, dass die Bedeutung schon in der Antike nicht einheitlich war. Die Vicus-Interpretation der westlichen Provinzen wird kurz analysiert, dann wird der forschungsgeschichtliche Überblick des pannonischen Vicus-Begriffs tabellarisch dargestellt. Einige Forscher hielten alle Siedlungen, die keine Städte waren, für Vicus. Andere identifizierten sie einfach als Dörfer. Wieder andere ordneten nur die größeren ländlichen Siedlungen hier zu, aber wieder andere hielten nur die Siedlungen mit landwirtschaftlicher Funktion und Holzgebäuden für Vici. Es gibt wenige archäologisch freigelegte Siedlungen, die mit in epigraphischen Quellen erwähnten Vici identifiziert werden könnten – der in Budaörs freigelegte Vicus Teuto gehört zu diesen Siedlungen. An der Stelle oder in der Umgebung dieses Vicus entwickelten sich später größere Villenwirtschaften, die die Vertreter einer auf Überproduktion basierende Wirtschaft waren. Hier können sowohl archäologische als auch epigraphische Evidenzen aufgeführt werden: So z. B. die Inschrift *vicus Caramatensium et villa* von Dunaújváros, die auf irgendeine Verbindung der beiden Siedlungsformen hinweist. Es ist aber unwahrscheinlich, dass die Vici aus dem Komplex von verschiedenen Villen hätten bestehen können, wie es in Verbindung mit der Inschrift *vicus Vindoniani* von Békásmegyer aufkam.

Über die Amtsträger der Vici wissen wir wenig. Die Inschrift *magister vici* von Nauportus kann obzwar beweisen, dass *magistri* in den Vici vorgestanden haben könnten. Die Verallgemeinerung ist aber schwer, da die Inschrift von Vrhnika von sehr früher Datierung ist und andererseits gehörte der Fundort der sich auf die Errichtung der Kirche von Aequorna beziehenden Inschrift von der flavischen Zeit an ganz sicher zu der italischen Region X. Die Existenz des Amtes *decurio* ist auch in Pannonien nicht auszuschließen, aber sich darauf beziehende Denkmäler kamen meistens in den östlichen Provinzen zum Vorschein.

Ausgezeichnete Informationen bieten die Karten 11–15, die die Lage der Siedlungen dörflichen Charakters chronologisch darstellen. Die die claudischen Umstände spiegelnde Karte zeigt schön, dass die Anzahl der Siedlungen mit LT D-Vorläufern nur 28 ist. Diese Siedlungen sind überwiegend südlich vom Plattensee, in der Landschaft Szécsény bzw. in der Umgebung von Aquincum und des Donauknies nachzuweisen. Die Zahl der Vici nahm von der flavischen Zeit an

wesentlich zu. Von dieser Zeit an kann man mit neuen Vici rechnen, die aber über „eingeborene“ Traditionen verfügen. Im Vergleich zum 2. Jahrhundert kann eine bedeutende Ermäßigung am Ende des 3. Jahrhunderts und im 4. Jahrhundert beobachtet werden. Der Grund dafür können nur teils die Zerstörungen der barbarischen Einbrüche im 3. Jahrhundert sein, die auch Münzfunde beweisen. Der Grund des Rücklaufs steht viel mehr mit der wesentlichen Änderung der Siedlungsstruktur in Zusammenhang, also mit der Entstehung der Latifundien und der Zunahme der Bedeutung der Villenwirtschaften. Das hängt natürlich mit der Änderung der Wirtschaftspolitik des Reichs eng zusammen. Schon vom zweiten Drittel des 3. Jahrhunderts an bestrebt die kaiserliche Regierung, solche Provinzen wie Pannonien zur Ausbeutung der eigenen Kraftquellen zu zwingen – das stand aber mit dem severischen Fördersystem ganz im Gegensatz. Nur den intensiven, außer dem eigenen Bedarf auch Mehrprodukt erzeugenden Wirtschaftseinheiten, den Villenwirtschaften der großen Latifundien war es zu danken, dass Getreide in der zweiten Hälfte des 4. Jahrhunderts – war übergehend – aus Pannonien auch nach Italien geliefert wurde.

Die einzelnen Vici unterscheiden sich in vielen Hinsichten, vor allem in der Größe (der Grundriss und die Zahl der Gebäude wird in einer logischen Tabelle dargestellt, die Bedeutenden mit ihrem Grundriss), in ihrem eventuellen Kreisgraben und in ihrer inneren Struktur. (Von Britannien abweichend gab es keine Mauer oder keinen Wall um die pannonischen Dörfer; die Mauer hing sowieso mit dem städtischen Rang zusammen.) In mehreren Fällen war es möglich, die Wohn- und Wirtschaftseinheiten innerhalb der Siedlungen zu erkennen. Die Verfasserin stellte fest, dass sich die Töpferöfen innerhalb der Siedlung im Allgemeinen in einer Gruppe, quasi ein Viertel bildend, befanden, während sie anderswo unter den einzelnen Gebäuden zerstreut lagen. Das kann eher auf eine autarkische gewerbliche Tätigkeit hinweisen. Bei den Wohngebäuden war es mehrmals möglich, halbkreisförmige Gruppen bildende Zeilen, manchmal Straßen, also einerlei System zu beobachten. Das System der Vicus-Periode kommt auch in der späteren Municipium-Periode zurück, wie Aquincum, Carnuntum oder Brigetio das beweisen können. In einem umfangreichen Kapitel werden die Gebäudetypen der Siedlungen von den Grubenhäusern und ihren Untertypen über die Holzgebäude – diese sind für die Siedlungen im Gebiet zwischen der Drau und Save kennzeichnend – bis die Steinhäuser behandelt. Es überrascht, dass Steingebäude und auf Steingrund gebaute Gebäude mit aufgehendem Lehmwänden oder mit Fachwerkkonstruktion heute schon in 58 Siedlungen bekannt sind. Sie wurden in späteren Perioden errichtet. Die meisten Objekte sind natürlich von den schön freigelegten Fundorten Budaörs, Páty, Wien-Unterlaa und Bruckneudorf bekannt. Dank den in Budaörs durchgeführten Ausgrabungen konnte K. Ottományi die inneren Umbauten und die Perioden der Häuser beobachten. Die späte Periode war in vielen Fällen schon die *villa rustica*, nachdem eine Villa an der Stelle des früheren Vicus oder in dessen Nähe errichtet wurde. Das Hausinnere wurde fallweise niveauevoll gestaltet: Mit Wandgemälden, Heizanlagen, Glasfenstern, Marmorgliedern usw. waren die Gebäude versehen, die zum Komfort der Bewohner beitrugen. In einem relativ kurzen Kapitel werden die Objekte wirtschaftlicher Funktion wie die Speichergruben, Brunnen und Räuchergruben vorgestellt. Öffentliche Gebäude konnten nur in wenigen Fällen identifiziert werden: So ein Kultgebäude in Budaörs, je ein Bad in Csákvár und Ludbreg und ein Gästehaus in Gorsium.

Das Grubenhaus ist das am besten kennzeichnende Siedlungsobjekt in Pannonien. Die Existenz der Grubenhäuser ist da viel bedeutender als in den westlichen Provinzen, wo ihre Funktion als Wohnobjekte häufig bezweifelt wird. Diese Objekte könnten sowohl zu Wohn- als auch zu gewerblichen Zwecken dienen. Im 2. Jahrhun-

dert kann eine interessante Kombination des Grubenhauses und der Steinwand in Páty und Budaörs beobachtet werden: Die Verfasserin bestimmt das als ein Keller. Das Erscheinen der Steingebäude bedeutet eine wichtige Station der Siedlungsentwicklung: Sie lösen die Grubenhäuser oder Holzgebäude ab, obwohl die Letzteren auch noch im 4. Jahrhundert nicht vollkommen verschwanden. Die Karten 143–145 veranschaulichen die Verminderung der Anzahl der Siedlungen ohne Steingebäude von der zweiten Hälfte des 2. bis das Ende des 3. Jahrhunderts. Die meisten Steingebäude sind vom Ende des 2. bis das 4. Jahrhundert datierbar. Früh datierbare Steingebäude sind nur in den SW-Gebieten der Provinz bekannt. Die zu den Vici gehörenden Gräberfelder werden kurz behandelt. Die monographische Bearbeitung des Gräberfeldes von Budaörs wurde Ende 2016 herausgegeben.

Ein längeres Kapitel wurde der Behandlung der wirtschaftlichen Funktion und Bedeutung der Siedlungen gewidmet. Bis jetzt kamen Töpferöfen in 27 Siedlungen ans Tageslicht (z. B. Budapest-Lágymányos, Mórchida, Hrtkovci-Vranj) und in mehreren Vici kamen auf Metallverarbeitung (Gusstiegel, Negative, halbfertige Fibeln), Bein- und Holzschnitzerei, ferner auf Textilherstellung hinweisende Gegenstände vor. Die Eisenschmelze konnte eine wichtige Rolle spielen, obwohl die von der Verfasserin gebotene Leseart der sich darauf beziehenden Inschrift CIL III 4809 die Zahl der Argumente ein wenig vermindert. Die Siedlungen konnten in der landwirtschaftlichen Produktion eine hervorragende Rolle spielen, obzwar sich die physische Umwelt der Provinz während der Jahrhunderte bedeutend veränderte. Aus der Größe der Siedlungen schließt die Verfasserin auf 1000–2000 m² große Besitze, auf denen landwirtschaftliche Produktion getrieben war. In den westlichen Provinzen befriedigte die Produktion in erster Linie Handelsansprüche und eine in den Städten übliche Baustruktur wurde ausgebildet. Die pannonischen Vici bewahrten ihren dörflichen Charakter. Eben darum gelten die durch die westlichen Forscher ausgearbeiteten Kriterien und Gruppierungsversuche für Pannonien im Allgemeinen nicht. Unter den Beweisen, die für die landwirtschaftliche Produktion sprechen, werden die landwirtschaftlichen Geräte, Mahlsteine, Samenfundstücke, die sich auf den Weinbau beziehenden Grabungsbeobachtungen, ferner die auf die Forstwirtschaft hinweisenden Quellen vorgeführt. Wichtig ist die Feststellung der Verfasserin, wonach die Produktion dieser Vici vom 1. Jahrhundert an bis das 3. Jahrhundert die Versorgung und den Nachschub des in der Provinz stationierenden Heeres gewährleistete, da sich das Netz der Latifundien und der zu ihnen gehörenden Villenwirtschaften noch nicht herausbildete.

Die Verfasserin ordnete die Vici vier Gruppen nach der Funktion zu, wie Siedlungen mit Heilbad (Varaždinske Toplica), Vici um Kultstätten, Siedlungen in Knotenpunkten entlang von Straßen und Administrationszentren, Siedlungen, die den gewerblichen und landwirtschaftlichen Nachschub gewährleisteten (überwiegend in den Grenzgebieten), ferner autarke Dörfer.

Das Kapitel über die Verbindung der Villen und Vici enthält interessante Feststellungen. Die Zahl der sich auf dem Territorium je einer Stadt befindlichen Villen und Vici wird da verglichen; obwohl es manchmal – wenn nur Angaben aus Geländebegehungen zur Verfügung stehen – sehr schwer ist, sie voneinander zu unterscheiden. Ihr Anteil, also die Siedlungsstruktur selbst, spiegelt die wirtschaftliche Entwicklung, die Romanisation je eines Gebietes. Die Villen übernahmen die Funktion der Vici am Ende des 2. Jahrhunderts und im 3. Jahrhundert in Pannonien häufig – das ist auch topographisch beweisbar. Die so genannten Villensiedlungen waren in erster Linie für das Siedlungsgebiet der Scordisci und die Umgebung von Aquincum kennzeichnend. Sie waren die Zentren von kommunalen mittleren Grundbesitzern. Solche Siedlungen entwickelten sich häufig in Gebieten, für die die Siedlungen mit der Tradition der Eingeborenen kenn-

zeichnend waren. In SW-Pannonien wurden Villen mit dörflichen Siedlungen, in denen *coloni* oder ihre Sklaven gelebt und für den Besitzer der Villa gearbeitet haben könnten, beobachtet.

Im Kapitel „Die gesellschaftliche Struktur der Vici“ wird die Frage des Weiterlebens der eingeborenen Urbevölkerung in der Römerzeit ausführlich behandelt. Für die Siedlungen der eingeborenen Bevölkerung ist nicht nur das Weiterleben der späteinzeitlichen Grubenhaustypen oder der LT D-Keramik kennzeichnend, sondern auch das Fehlen der Elemente der römischen Lebensform und gegenständlichen Kultur. Die Öllampen zum Beispiel fehlen in diesen Siedlungen, weil sie mangels Öl nicht benutzt werden konnten. Die Reibschale ist ein selten auftauchender Fundtyp, weil die Gewürzarten, die in diesen Schalen gerieben werden könnten, fehlten. Ferner die Terra Sigillata und die Importfunde waren wegen ihres hohen Preises nur schwer zu kaufen. Zum Beispiel in der riesengroßen Siedlung von Virovitica kamen nur drei Stücke ans Tageslicht. Ein weiteres Kennzeichen ist das Fehlen der Münzen und Inschriften, da es keinen Anspruch auf die Übernahme der römischen Lebensform und Bestattungskultur emblematisch verkörpernden Ausdrucksform gab. Zugleich war die Benutzung der Importware und auf römische Art hergestellten Keramik trotz der eingeborenen Traditionen in NW-Pannonien viel bedeutender.

Von den oben Beschriebenen abweichend entwickelten sich die auf dem Territorium Aquincums befindlichen Siedlungen, in denen sich die Steingebäude einbürgerten, die importierte Keramik kein Kuriosum war und auch der Verkehr der römischen Münzen beweisbar ist, ferner auch Inschriften errichtet wurden (Budaörs). Im Gegensatz zu den südlich vom Plattensee bzw. im Kapos-Tal liegenden Siedlungen löste da die römische Keramik schon am Ende des 1. Jahrhunderts die LT D-Typen ab; die Ersteren wurden bis Ende des 2. Jahrhunderts benutzt. Die Siedlungen der Urbevölkerung, deren Existenz erst bis Mitte des 1. Jahrhunderts zu folgen ist, spiegeln die Änderungen. Solche Siedlungen sind überwiegend im Gebiet der Scordisci und in der Umgebung von Aquincum bekannt. Auf den wenigen Inschriften sind nicht nur keltische, sondern auch lateinische Namen zu lesen, was darauf hinweist, dass sich auch romanisierte Elemente in den Vici ansiedelten. Auch die auf die Gefäße gekratzten Namen, deren Analyse die Aufgabe von künftigen Forschungen ist, beweisen das.

In NW-Pannonien rechnet die Verfasserin mit germanischen Ansiedlern. Mit ihnen bringt sie eine spezielle Variante der Grubenhäuser, den so genannten Sechspostenhaustyp, in Verbindung. Die Verbindungen zwischen der Bevölkerung der Städte und Vici wurden mit Hilfe von 17 Inschriften untersucht. Viel mehr Quellen standen für die Untersuchung der Anwesenheit der in der dörflichen Gesellschaft eine wichtige Rolle spielenden Veteranen, sogar aktiven Soldaten, zur Verfügung. Auf Soldaten, die – nach Abrüstung – in ihrem Dorf wieder niederließen, weisen auch Diplome außer den Angaben der Grabsteine hin. Nach der Erweiterung des Bürgerrechts kann man im 3. Jahrhundert mit der Anwesenheit nicht nur von Auxiliar-, sondern auch von Legionärveteranen – überwiegend in den südlichen Gebieten der Provinz – rechnen. Zu dieser Frage lieferte auch eine andere Quellengruppe wertvolle Angaben, und zwar die im Denkmateriale der Vici auffindbaren militärischen Tracht- und Militariafunde, die ebenfalls mit den wieder niederlassenden Veteranen in Verbindung gebracht werden können (Budaörs, Ménfőcsanak). Von den in den Vici auffindbaren Kultdenkmälern ist der Terra Mater-Altar von Budaörs hervorzuheben. Der Kult der Terra Mater wie der von Silvanus und Liber Pater hängt mit der in den Siedlungen ausgeübten landwirtschaftlichen Tätigkeit, der Fruchtbarkeit der Erde zusammen.

Im letzten großen Kapitel werden die Entwicklung des provinziellen Siedlungsnetzes und deren Änderungen von der LT D-Periode

bis die Spät Römerzeit vorgestellt. In Verbindung mit den spätereisenzeitlichen Vorläufern behandelt die Verfasserin auch die befestigten Siedlungen, die am spätesten nach der römischen Besetzung aufgelassen werden mussten. Bei der Behandlung der flachländischen offenen Siedlungen werden die Ursachen erörtert, die zum Auflösen der einzelnen Siedlungen im 1. Jahrhundert führten und welche geschichtlich-wirtschaftlichen Ursachen sich zur Entstehung von neuen Siedlungen der Eingeborenen von der flavischen Zeit an zahlreichen Stellen entwickelten. Außer den fortlebenden Siedlungen bzw. Vici von eingeborenem Charakter, die aber schon in der Römerzeit entstanden, ist die Entwicklung von Siedlungen römischen Typs, die später den Rang einer Stadt erhielten, im 1. Jahrhundert zu beobachten. Einige von ihnen waren früher Auxiliarlager. Abweichend von den früheren Forschungsergebnissen bedeuteten die im Leben Pannoniens eine entscheidende Änderung bringenden Markomannenkriege in vielen Fällen eine Änderung auch im Leben der Vici. Die Kriegszerstörungen können obzwar nur in Budaörs und Pécs nachgewiesen werden, aber man kann beobachten, dass das Leben um 166–180 in mehreren Siedlungen beendet bzw. es in der Zeitspanne nach den Marcus-Kriegen beginnt. Infolge der Einbrüche im 3. Jahrhundert wurden zahlreiche Siedlungen zerstört bzw. entvölkert; darüber berichtet Abb. 230. Das Verschwinden der Vici ist auf mehrerlei Gründe zurückzuführen. Die meisten Vici wurden im 3. Jahrhundert im Laufe der innen- und außenpolitischen Ereignisse aufgelassen und andererseits entwickelten sich die neuen Zentren der landwirtschaftlichen Produktion, d. h. die Villenwirtschaften. An den Stellen, an denen diese Änderung nicht stattfand, kann man mit dem weiteren Bestehen

der Vici im 4. Jahrhundert rechnen. Die andere Gruppe, die fallweise als die der Kleinstädte zu bestimmen ist, könnte als Straßenstationen funktioniert haben.

Im Buch von Sz. Biró wird dieses Thema das erste Mal zusammengefasst und im Zusammenhang damit zugleich zahlreiche Fragen aufgeworfen. In den bisherigen Arbeiten berichtete man im Allgemeinen über die Grabungsergebnisse je einer Siedlung, wenn auch ein gewisser Ausblick geboten wurde. Als solches ist dieses Buch vom Charakter eines Handbuchs, in dem zahlreiche Probleme der Vici untersucht werden. Folglich werden viele Zusammenhänge zwischen den Vici und Villen, den Siedlungen dörflichen Charakters und Städten aufgeklärt, ferner die Beziehungen der Militärlager beleuchtet. Die Verfasserin stellt die logische Struktur und das logische System dieser dar. Die Ergebnisse sind begründet, während andere die Aufgaben von weiteren Forschungen markieren. Zur Erforschung dieses Themas bot das durch die Europäische Kommission unterstützte Projekt „Wandlungen in den nördlichen Provinzen des Römischen Reichs von Britannien bis das Schwarze Meer“ eine Förderung. Die Herausgabe des Buchs ist dem Römisch-Germanischen Zentralmuseum von Mainz zu danken.

Dénes Gabler

Forschungszentrum für Humanwissenschaften
der Ungarischen Akademie der Wissenschaften
Archäologisches Institut
Tóth Kálmán u. 4., H-1097 Budapest, Ungarn
gabler.denes@btk.mta.hu

